Recherches sociographiques

Gérard BOUCHARD et Yvan LAMONDE (dirs), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*

Louis Balthazar

Volume 38, numéro 1, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057101ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057101ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Balthazar, L. (1997). Compte rendu de [Gérard BOUCHARD et Yvan LAMONDE (dirs), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*]. *Recherches sociographiques*, 38(1), 154–156. <https://doi.org/10.7202/057101ar>

Grard BOUCHARD et Yvan LAMONDE (dirs), *Qubcois et Amricains. La culture qubcoise aux XIX et XX sicles*, Montral, Fides, 1995, 421 p.

Nous n'en finissons plus de dcouvrir notre amricanit, tant il est vrai que le Qubec n'a pas t d'abord fond sur une volont de rupture, comme l'ont t les tats-Unis. Au moment o les premiers colons britanniques tournaient rsolument le dos l'Europe et s'engageaient crer un monde nouveau, les Franais se donnaient comme idal de reproduire l'Ancien Rgime en terre d'Amrique. Sans doute, cet idal n'a jamais t atteint, car les colons franais se sont bientt heurts la rsistance des conditions physiques du nouveau continent. Plus encore que leurs voisins, occups s'approprir la terre, ils ont refus de limiter leurs horizons la seule colonisation. Ils ont voyag, explor, dcouvert d'immenses espaces et, bien avant les *frontier-men* amricains, ils ont fait reculer la frontire loin vers l'ouest. Mais aucun rel projet de rupture n'animait l'entreprise.

En consquence, la Nouvelle-France s'est caractrise par des structures d'Ancien Rgime et un grand dessein d'vanglisation des autochtones. On n'a pas voulu rompre avec la France mais la reproduire ici. Que le dessein n'ait gure russi n'a pas empch la France de laisser ses traces sous la forme d'une superstructure, d'une sorte de mauvaise conscience d'tre amricain. La Conqute britannique a bien pu oprer une rupture totale dans les faits, elle n'a pourtant pas eu raison des mentalits et d'une grande nostalgie des origines qui s'est alimente mme l'absence de liens officiels.

L'norme ambivalence qui en est rsulte fait l'objet d'un rcent ouvrage sous la direction de Grard BOUCHARD et Yvan LAMONDE. Tous les textes, d'abord prsents dans le cadre d'un colloque, concourent mettre en valeur les liens nombreux, souvent oublis, ignors ou occults, entre les tats-Unis et le Qubec. Il arrive mme que certains auteurs s'emballent et minimisent l'autre volet de l'identit qubcoise, celui de la rsistance l'amricanisation.

Bouchard et Lamonde donnent le ton et ouvrent la voie dans deux chapitres fort clairants : l'un tend relativiser les diffrences entre les cultures amricaine et qubcoise, l'autre fait tat de l'ambivalence fondamentale des Qubcois. Bouchard souligne avec raison que l'image renverse de la culture amricaine longtemps dpeinte et voque par les lites qubcoises ne correspond pas du tout la ralit. Les tats-Unis n'ont jamais t, beaucoup s'en faut, cette terre d'irrligion et de matrialisme que redoutaient tant de leaders d'opinion au Qubec. Bien au contraire, la pratique religieuse assidue, des moeurs svres, les familles nombreuses et le sens de la communaut ont fortement marqu l'volution de la culture amricaine au XIX sicle et, dans une grande mesure, au XX galement. Il n'en demeure pas moins que la culture qubcoise volue fort diffremment. Bouchard le reconnat quand il relve des traits propres au Qubec comme l'autoritarisme inhrent aux structures catholiques et la grande homognit ethnique. Il aurait pu aller plus loin et s'inspirer de l'ouvrage de Louis HARTZ, *Les Enfants de l'Europe* (Seuil, 1968), cit dans la bibliographie (en anglais seulement), qui fait tat des diffrents modes de fragmentation de la vieille Europe dans le cadre de diverses expriences de colonisation. Il aurait pu alors mettre en vidence que l'exprience amricaine de rupture, d'appropriation et de recommencement laquelle il fait allusion, ne correspond pas du tout celle qui a donn lieu la formation d'une culture qubcoise.

Lamonde, pour sa part, analyse bien l'ambivalence. Il souligne juste titre les raisons qui ont pouss les Canadiens de 1774 refuser les offres des Amricains, notamment leur

peu de connivence avec l'idéal démocratique. Mais il ne mentionne pas (ce qui est étonnant) l'Acte de Québec, cette loi, considérée comme « intolérable » par les Américains, qui consacre une identité québécoise propre au sein de l'Empire britannique. L'auteur illustre l'ambivalence des Québécois par cette réticence des auteurs littéraires (que déplore Garneau) à évoquer les premières aventures américaines des explorateurs français. Par ailleurs, les populations outrepassent assez facilement les consignes de leurs élites et « prennent la direction de la Nouvelle-Angleterre, adhèrent aux Chevaliers du Travail, se rendent en masse au parc Sohmer ou au Ouimetoscope » (p. 80).

Deux autres chapitres décrivent à souhait ce comportement « américain » des classes populaires. Celui d'Yves ROBY qui évoque les deux temps du grand exode des Canadiens français vers les États-Unis à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle. D'abord la condamnation de la part des élites et la « démonisation » des émigrés qui allaient vers la perte. Puis, réaction bien caractéristique de notre ambivalence, l'idéalisation de la mission américaine. Roby fait état de la complexité et de la diversité des attitudes des émigrés eux-mêmes, tiraillés entre la rationalité économique, la fidélité aux origines, la volonté d'adaptation et la tendance naturelle à l'intégration et à l'assimilation.

Le texte de Mireille BARRIÈRE est fort révélateur. On y apprend que, dès le début du siècle, l'*entertainment* américain connaissait un succès colossal au Québec. Déjà de grands monopoles, semblables aux *majors* d'aujourd'hui, envahissaient littéralement les scènes mont-réalaïses avec un produit très commercial et « populaire ». La réaction des élites, anglophones aussi bien que francophones, fut évidemment très négative. En revanche, Barrière note que s'amorce déjà, chez les Québécois, un phénomène d'« autonomisation » de la culture, une sorte de digestion du produit américain qui se traduit par le grand succès des *Variétés lyriques* durant la période de l'entre-deux-guerres.

On illustre encore d'autres facettes de l'ambivalence. Ainsi, pour Jean MORENCY, la littérature québécoise met beaucoup de temps (contrairement à ce qui se passe aux États-Unis et au Brésil) à effectuer son « décrochage » par rapport à l'Europe. Et, selon Jean-François CHASSAY, les Québécois sont à la fois fascinés et effrayés par la piste « techno-scientifique » et par le sens du mouvement dans la littérature américaine qu'ils s'approprient finalement en découvrant Kerouac.

Manon BRUNET rapporte les nombreux périples de l'abbé Henri-Raymond CASGRAIN aux États-Unis, ses liens avec l'historien PARKMAN et plusieurs intellectuels américains. Malgré tout, Casgrain est partagé entre des critiques féroces à l'endroit du « matérialisme » des Américains et son goût pour le luxe des aménagements. Parkman serait allé jusqu'à lui dire : « You are a better American than I am » (p. 128). Ce qui revenait peut-être à constater par l'ironie que Casgrain n'avait pas bien saisi les États-Unis.

Encore très révélatrice de l'attitude des Québécois à l'endroit des États-Unis, toute cette section est consacrée à l'influence américaine en art, particulièrement dans la peinture et l'architecture. Je ne saurais rendre justice à ces études (pas plus qu'aux autres d'ailleurs) qui éclairent la complexité des perceptions québécoises. David KAREL traite des rapports triangulaires de la peinture québécoise au XIX^e siècle (franco-britannico-américaine). Il relève la présence de 290 artistes québécois aux États-Unis au cours du siècle dernier. Esther TRÉPANIÉ nous rapporte, entre autres faits intéressants, que Marc-Aurèle Fortin, Jean-Paul Lemieux et l'écrivain journaliste Jean-Charles Harvey ont tous les trois prédit, avant la Seconde Guerre mondiale, que les États-Unis deviendraient le centre privilégié de l'innovation

artistique. François-Marc GAGNON nous montre un Riopelle découvrant les États-Unis depuis Paris mais se cantonnant dans une attitude négative, tandis que Borduas s'alimente à la source américaine.

Deux chapitres sont consacrés à l'architecture. Là aussi, qu'il s'agisse des églises (Raymonde GAUTHIER) ou des gratte-ciel (Madeleine FORGET), on constate des réticences, mais en définitive beaucoup d'importation. Cela peut surprendre pour les églises, mais des nécessités économiques ont rendu le modèle américain attrayant, même pour l'évêque Bourget qui se rendait souvent aux États-Unis.

Deux chapitres détonnent par rapport à l'ensemble en ce qu'ils négligent l'ambivalence au profit d'une américanité québécoise qu'ils voudraient sans faille. Louis-Georges HARVEY produit une étude sur l'américanité du discours patriote à compter de 1822, moment où on rejette un projet d'union des deux Canadas. Il décrit l'idéologie des Patriotes comme un décalque de celle des Jefferson et Jackson aux États-Unis. Il est bien vrai que Papineau évoque fréquemment ces deux présidents américains et s'inspire de leur pensée. Mais malgré tout, l'idéologie que prône le seigneur de Montebello, sa conception de l'ordre social, demeure profondément différente de celle de ses modèles américains. Impossible d'en faire ici la démonstration. Qu'il suffise de rappeler les ambivalences (encore) de Papineau, le peu de succès qu'il obtint aux États-Unis et l'étouffement facile et rapide des velléités révolutionnaires.

Quant au chapitre de Robert HÉBERT, il y a là un fouillis d'érudition où je me perds. À force de clamer son non-conformisme, l'auteur ne nous révèle guère rien d'autre que sa perception d'un Québec ayant toujours vécu à l'heure américaine.

Dans l'ensemble, cet ouvrage mérite une lecture attentive. Ceux qui s'intéressent à l'inscription du Québec en Amérique et aux nécessaires prises de conscience à cet égard en tireront grand profit.

Louis BALTHAZAR

*Département de science politique,
Université Laval.*

Gilles GALLICHAN, *Honoré Mercier. La politique et la culture*, Sillery, Septentrion, 1994, 212 p.

L'historien et bibliothécaire Gilles Gallichan propose ici une brève étude de la carrière et de l'œuvre d'Honoré Mercier, premier ministre du Québec de 1887 à 1891. Il dit vouloir rappeler, à l'occasion du centenaire de la mort du politicien, son action dans les domaines de l'éducation et de la culture, action qui, selon lui, a permis au Québec de se redresser l'espace d'un moment.

L'organisation de cet ouvrage peut paraître curieuse : l'auteur lui-même parle de « diptyque ». Une première partie d'une cinquantaine de pages porte sur la vie et la carrière de Mercier. Une si brève synthèse ne lui permet évidemment pas ni d'étoffer nos connaissances sur l'homme — la biographie de l'historien Robert RUMILLY fait déjà plus de cinq cents